Document generated on 07/18/2025 2:08 p.m.

Contre-jour
Cahiers littéraires

L'informe

Frédérique Bernier

Number 15, Spring 2008

Écrire entre bruit et silence

URI: https://id.erudit.org/iderudit/656ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)
1920-8812 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bernier, F. (2008). L'informe. *Contre-jour*, (15), 95–100.

Tous droits réservés © Cahiers littéraires Contre-jour, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'informe

Frédérique Bernier

Il y a plus de dix ans, après des études de philosophie, j'ai formé le projet d'un voyage au cours duquel j'écrirais un roman. Dans ce roman, il y aurait eu un personnage qui serait parti en voyage pour écrire un roman. À la fin du roman, son voyage et son livre finis, le personnage se serait tu pour toujours, indéfiniment. Je suis bien partie en voyage pendant huit mois avec une amie, errant jour après jour dans les rues grises et humides d'Europe de l'Est, mais je n'ai jamais écrit ce roman. Je ne me suis pas non plus tue à mon retour. Le silence de ce personnage qui n'a jamais pris vie persiste pourtant sous la forme du livre inécrit qu'il devait habiter, avorton d'un désir d'écrire qui n'a jamais cessé d'être en même temps son propre bâillon. Il était si solidement attaché, ce désir, à l'empêchement — il l'est toujours —, que le seul véritable projet de roman que j'aie jamais formé dans ma vie est celui-là, qui culminait au mutisme et s'est avéré, avec sa structure parfaitement mimétique, parfaitement stérile. Les mots « stérile » et « avorton » sont les seuls à pouvoir vraiment rendre l'impression tenace

que ce désir est le gage même de son impossibilité, que sa puissance, sa force d'imposition, qui me semble celle de la vie elle-même, engendre la nécessité de son inaboutissement.

Cette maladie de l'écriture impossible et la formation d'une sorte d'hyperconscience scripturaire aussi toute-puissante qu'inhibitrice sont sans doute courantes chez ceux qui font des études de lettres. Ce mal velléitaire ne m'en apparaît pas pour autant banal ni insignifiant. Être appelé à écrire et ne pouvoir répondre à cet appel que par le silence, ou par des mots rongés d'insuffisance, c'est entendre sourdement la promesse d'une voix à laquelle, pourtant, l'on n'arrive pas à croire. S'il y a un sens à parler de silence en littérature, c'est, pour moi, qu'il est l'autre nom de cette voix qui me nargue, qui se dérobe toujours et dont le désir d'écriture et son empêchement sont tous deux le signe, l'appel, le symptôme le plus insistant. Aux sirènes du silence on n'a pas besoin d'accorder foi pour en être la proie. De l'absolu littéraire, on ne se guérit pas facilement.

Pourquoi ce personnage de roman impossible devait-il écrire puis se taire ? Se taisait-il avec la satisfaction d'avoir écrit ce qu'il avait à écrire, d'avoir enfin pu, ô illusion suprême, faire coïncider l'être et le langage, ou son mutisme prolongeait-il douloureusement le silence de ce qui n'avait pu se dire (mais s'agit-il de dire ?) dans l'écriture ? Je ne l'ai jamais su. Et pourtant cette trame minimale, si abstraite qu'elle puisse paraître (les abstractions ont toujours été très *vives* pour moi) s'est imposée comme une nécessité, comme quelque chose qui a trait à la vie et à la mort. Cette histoire avortée qui m'est tombée dessus et que je n'ai pas pu écrire garde en elle, en moi, à la manière d'un secret, l'inscription de cette jointure aussi nécessaire qu'obsédante entre écrire et le silence. Les quelques auteurs qui se sont mis, par la suite, à compter vraiment pour moi, *mes* auteurs (Henri Michaux, Samuel Beckett, Jacques Brault, Saint-Denys Garneau...), sont ceux dont l'œuvre est ravagée par cette nécessité, ceux dont l'écriture est corrodée par l'empêchement d'écrire, par un vœu d'effacement qui n'est pas du tout pudeur ou modestie mais le signe que le désir d'écrire ne peut, selon une logique implacable, que se retourner contre lui-même — se retourner aussi, ajouterait Brault, contre le « bienheureux silence » auquel la littérature peut nous faire croire.

Écrire à partir des mots des autres, c'est une manière comme une autre de continuer à entretenir la rumeur d'un silence qui n'est pas bienheureux ni gage de pureté, mais qui renvoie plutôt pour moi au bruit sourd de l'informe, à la viande, au débris sans parole que nous sommes aussi. C'est une manière de vivre avec le mal d'écrire en l'attisant doucement ou fiévreusement, en l'entretenant malgré tout et sans jamais renoncer, puisque le renoncement au mal serait aussi le renoncement au désir lui-même. Lire et écrire à partir de ce qu'on lit, avec et contre les voix des autres, c'est vivre à l'ombre du désir d'écrire en se préservant du terrible abîme qui s'ouvre quand on cherche seul la voix. La voix de ce qui n'en a pas, la voix de l'informe.

L'informe est le mot qui me semble convenir à ce qui point dans le silence de ce que je n'écris pas et qui s'entretient, malgré tout, à travers la lecture et l'écriture sur les mots des autres.

Il me semble que l'informe dont je cherche la trace dans les écrits des autres, faute de l'écrire, est précisément ce qui, ne préexistant à aucune rencontre dans la langue, rend pourtant la rencontre possible. Fond anonyme et difforme, hydre à cent têtes de l'intime qui n'a rien à voir avec le moi, qui fait voler l'image et l'identité en éclat. Dans le silence il y a cette volonté de perdre le moi – ce qui me donne une forme, me fait être ceci et non-cela, paraître comme ceci ou comme cela — irrémédiablement. Ce personnage de roman, de mon roman inécrit, n'est peut-être rien d'autre finalement que la personnification, forcément vide, sans personnalité (et rigoureusement asexuée), de la pulsion de mort. Se débarrasser de soi, s'abîmer dans le dehors, c'est ce qu'on cherche dans le voyage (s'il est errance et non tourisme), dans la lecture ou dans l'écriture. (Blanchot, oui, on ne le passera pas sous silence, mais ses récits, justement, m'ont toujours paru un échec, d'un ennui absolu, morts eux-mêmes, si abstraits à force de vouloir illustrer l'au-delà de l'imaginaire). Comment rester dans la vie par-delà l'imaginaire, sans le personnage, l'intrigue, le récit, toutes ces images, tout cela qui me fatigue autant que moi. Comment suivre jusqu'au bout la pulsion de mort de l'écriture sans aboutir à un écrit qui n'est que sa propre théorie squelettique ? Comment se débarrasser de l'image et de soi en dehors du mourir, du cadavre ?

Il y a pourtant des moments où ça lève, où l'informe prend vie (ces auteurs que j'ai nommés et quelques autres, d'autres encore que je ne connais pas encore). Cela, l'informe, se passe peut-être quand la littérature met elle-même en jeu ses formes, les formes qui constituent son image, son identité, son assurance d'être quelque chose. Mais la cassure peut très bien faire image elle aussi. Image par excellence de la modernité, bien sûr. Idolâtrie paradoxale de l'iconoclasme. Alors il faut s'en débarrasser. Dans l'informe on ne peut s'installer (Saint-Denys Garneau n'est pas bien du tout assis sur cette chaise). Cela n'a jamais *lieu*. Peut-être que cela ne fait qu'arriver, l'informe, à la faveur des formes qui se désencombrent d'elles-mêmes, des images qui reviennent au galop et qu'il faut accueillir pour les déjouer. L'effacement (celui des formes, des images, du moi), il faut aussi, *laborieusement*, écrit Michaux, y résister. Rester sur la brèche sans s'y conforter.

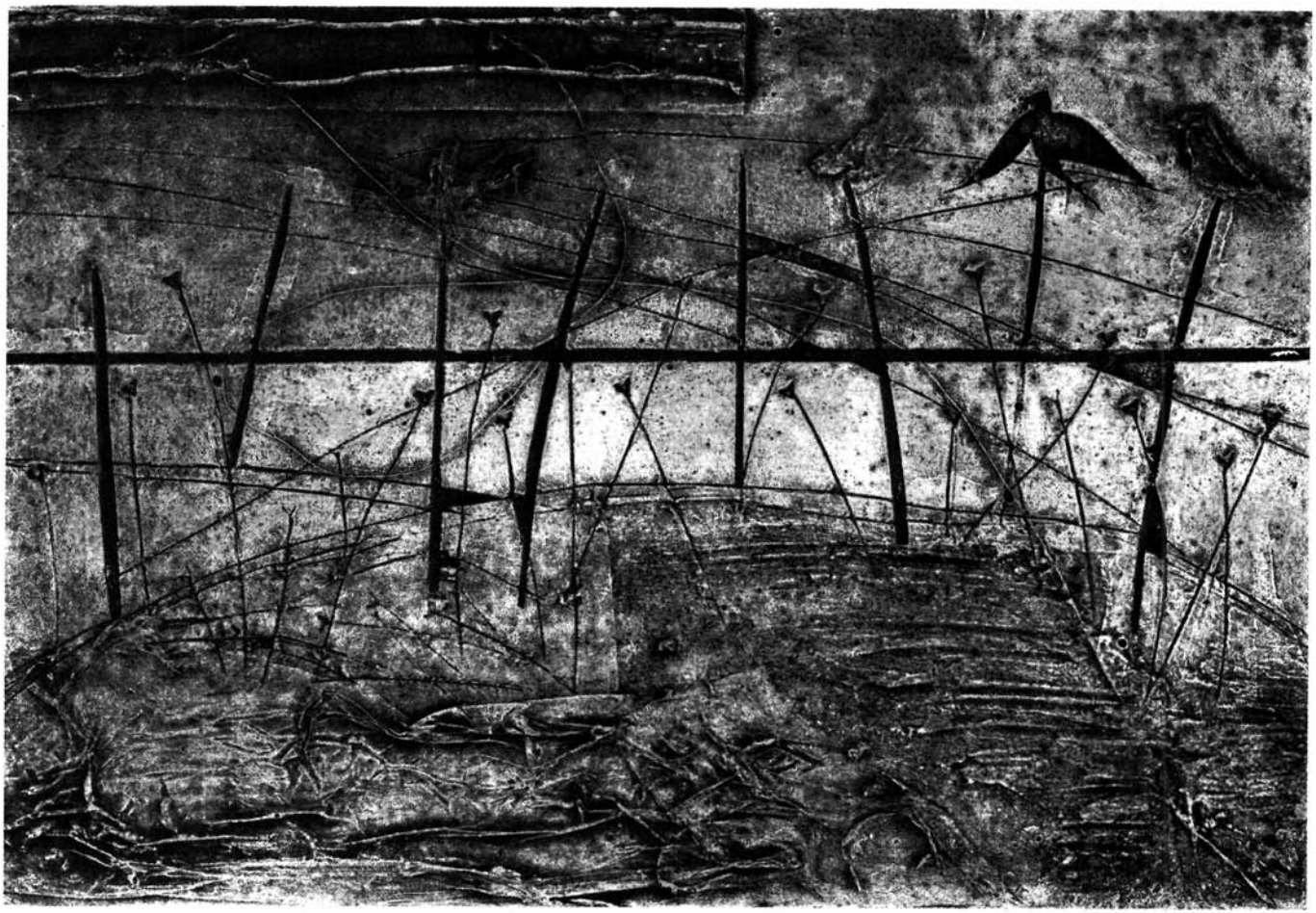
C'est pourquoi je me retrouve si peu dans les genres et les formes canoniques, qui ont derrière eux une tradition qui bétonne. C'est pourquoi, s'il est vraiment romanesque, un roman ne me dit rien. C'est pourquoi je lis si peu de poésie. Que des poètes, je lis surtout les proses. Je lis si peu, tout court. Je tourne autour de quelques livres, du bout des doigts, sur la pointe de pieds, de peur que cela n'arrive plus. Parce que je cherche, avec désespoir et espoir, l'informe, le lieu où la voix casse pour laisser entendre le bruit de sa béance, son néant et sa nécessité en même temps. Seul l'informe, le difforme, la défaillance à même la plus grande justesse, me semble dire la vie, la rencontre, dans le même souffle, du monstrueux, du monstre que je suis sous le masque des mots, de l'inouï, et de ce qui cherche à se dire dans toute parole, la plus banale, la plus commune. L'informe, ce qui m'enserre comme la solitude la plus froide et ce qui fait que j'appartiens au frémissement du vivant (ici les personnages des *Vagues* m'accompagnent).

Je ne crois ni au roman ni à la poésie parce que leur forme m'encombre comme des cadavres, amoncellement balzacien dont il faut s'extirper. Je crois peut-être seulement à la phrase dont parle Philippe Lacoue-Labarthe :

Je crois donc plutôt qu'elle, la phrase, cherche encore à
se former
et que jamais, en somme, elle n'a abouti. Jamais
en tout cas je ne l'ai entendue. Au contraire je
soupçonne que si parfois il m'arrive d'entendre — des paroles,
une diction, de la musique —, c'est-à-cause
de cette phrase en attente, indéfiniment,
de sa chute et de sa fermeture.
[...]
Cette prononciation avortée, cette hantise, je l'appelle
décidément littérature. (Phrase)

Ce qui me garde en littérature, ce qui me fait lire et écrire, est somme toute un fantasme existentiel de littérature. Le désir d'être réenfantée et extirpée de moi par une phrase qui serait en même temps la mienne et celle d'un autre (Lacoue-Labarthe vient d'écrire à ma place, tenant lieu de Je à la place de moi), d'une ligne qui ouvre un autre monde qui serait exactement celui-ci, sans que je m'y retrouve. Le silence n'est, pour moi, que l'autre nom de ce désir, de cette attente qui n'en finit jamais mais qui, parfois, rencontre de quoi la relancer.

Il y a peu de livres, mais il y en a, pour conserver ainsi ouverte la promesse de la voix sans image, de la phrase informe — « imminence d'une révélation qui ne se produit pas » (Borges), dont la vérité, le véritable aboutissement n'est sans doute que l'imminence même. Mon personnage en souffrance n'a peut-être pas d'autre signification que de dire la nécessité, pour moi (moi seule quand je réussis à me semer) du non-lieu. Personnifiant l'impersonnalité même, ce personnage inexistant m'apparaît soudain comme la figure sans visage d'un anti-roman dont la seule intrigue possible, interminable, est d'échapper sans cesse à la fixation par l'écriture, à la menace de l'engloutissement du vivant sous les images et les formes. Potentialité pure du silence. Informe désir de l'informe.



Catherine Chaumont, *Mémoire des oiseaux*